

Négatif

Bulletin irrégulier – Juin 2018 – n° 25

Dans la tourmente de la guerre éclair de classes

Les attaques actuelles du gouvernement s'inscrivent dans la continuité de celles qui ont été menées depuis le début des années 1980, période à partir de laquelle le capital rentre dans une phase de restructuration en vue de résoudre la crise de valorisation. Ainsi, pour les capitalistes, il s'agit d'abaisser coûte que coûte les salaires, les salaires indirects (cotisations retraite, allocations chômage...) et les prestations sociales. Ce que l'État avait concédé aux travailleurs au sortir de la Seconde Guerre mondiale reposait sur une stratégie de la bourgeoisie visant à pacifier les rapports de classe dans un contexte de reconstruction, et jusque dans les années 1950 d'exploitation intense de la force de travail. D'une façon générale, on ne peut se leurrer sur les améliorations des conditions d'existence des prolétaires, moment éphémère dans l'histoire du capitalisme, qui n'a jamais été une entreprise philanthropique. On ne crée pas une entreprise dans un souci d'humanité, même si l'enfumage médiatique aimerait bien nous faire avaler la pilule de « l'entreprise citoyenne » parangon de vertu. Il n'y aura pas de retour en arrière, malgré les illusions qui perdurent encore parfois chez ceux qui n'ont pas encore perçu le changement d'époque.

Afin de rester compétitif sur le marché mondial, le capitalisme français brûle maintenant les étapes. Il veut rattraper un retard dû aux différents mouvements de grèves qui se sont produits ces vingt-cinq dernières années. Sans oublier que Mai 68 constitue une hantise pour la bourgeoisie qui « au mieux » récupère cet épisode de l'histoire des luttes pour le vider de tout contenu subversif, révolutionnaire, et le ramener à un pur produit marchand. Pour ce faire, le gouvernement a mis en place une stratégie d'asphyxie en accumulant les attaques dans un laps de temps très réduit, stratégie par ailleurs réfléchie de longue date dans les cercles néo-libéraux. Ainsi, en 1989, un ministre néo-zélandais la définissait ainsi :

« Le gouvernement doit avoir le courage de mettre en œuvre ses décisions, de s'attaquer aux questions douloureuses d'emblée, plutôt que de remettre les choses au lendemain, de façon à être jugé sur les bons résultats qu'elles produiront. (...) N'essayez pas d'avancer pas à pas. (...) Il est plus difficile de se plaindre des attaques que subit votre catégorie professionnelle lorsque tout le monde souffre au moins autant. (...) La vitesse est essentielle, vous n'irez jamais trop vite. (...) Les groupes organisés qui souhaitent maintenir leurs privilèges demanderont toujours que les choses aillent plus lentement. Cela leur laisse plus de temps pour mobiliser l'opinion contre la réforme. (...) Le feu de vos adversaires perd en précision quand il doit viser une cible qui bouge sans arrêt. »¹

La riposte à cette *Klassenblitzkrieg* menée par le gouvernement se situe bien en deçà de l'ampleur de l'attaque et des enjeux du moment. Il convient plutôt de parler de ripostes, multiples et séparées les unes des autres. La fameuse « convergence des luttes », invoquée de toutes parts comme une recette miracle, en dit long sur la manière dont la séparation a été assimilée par nombre de militants. Elle se réduit en effet à agréger les luttes de façon abstraite sans remettre en cause la logique profonde qui les unit et répond aux exigences actuelles.

Les journées de grève se focalisent sur la défense et la sauvegarde du service public qui n'a jamais été qu'un compromis entre la classe du travail et la classe du capital, intervenu dans l'après-guerre et reposant sur un équilibre des forces. La fausse conscience repose sur le fait que l'État représenterait l'intérêt général, à travers les services et le secteur publics. Le Parti communiste, très présent à ce moment-là, notamment pour encadrer le prolétariat, a pu

¹ Cité par *Le Monde diplomatique* n° 769, avril 2018.

entretenir l'idée que l'État répartissant les richesses pour garantir une vie décente était une fin historique. Dans cette optique, la question de l'exploitation de la force de travail n'était pas soulevée. Ainsi, la conception jacobine de la gauche française, héritée de la Révolution française, pèse de tout son poids. Cette vision des choses dans laquelle tendent à s'enfermer les mouvements sociaux qui depuis des années mènent des luttes défensives ne peut nullement offrir, bien évidemment, des perspectives de dépassement. D'autre part, c'est se tromper sur le rôle historique de l'État, complètement lié aux intérêts de la classe dominante. De plus, le mot d'ordre de défense du service public, articulé aux grèves de ce printemps, masque la teneur réelle du conflit de classe, et tend à diluer la conscience que peuvent avoir les cheminots, les hospitaliers, etc., de lutter en tant que travailleurs. En rendant invisible ce qui relève de la lutte des classes et en entretenant la séparation, les syndicats, agissant comme à leur habitude en relais du capital², entravent le combat des travailleurs en allant jusqu'à saboter des assemblées générales. A contrario, la bourgeoisie capitaliste a une idée très claire de ce pourquoi elle lutte.

La France insoumise, dans sa défense du service public et par-delà un retour fantasmé à l'État social, entend récupérer la contestation, canaliser la lutte pour mieux lui ôter sa part de concret – la grève – et l'amener sur le terrain abstrait du politique et de la représentation. Ce n'est pas fortuit si elle a organisé ces rassemblements spectaculaires, le 5 et le 26 mai, un samedi. Sous prétexte de permettre à tous de participer sans faire grève, elle crée une séparation entre le politique et le social, la vie quotidienne au travail, sans oublier comment l'instrumentalisation de ce mécontentement vise pour cette gauche du capital à recomposer une social-démocratie aux accents patriotiques. L'ostentation cocardière de La France insoumise n'est pas seulement une simple référence à la Révolution française, et plus précisément à sa composante jacobine, qui n'est autre que la première forme politique de la gauche du capital visant à encadrer les travailleurs, et n'a d'ailleurs pas hésité à les réprimer et même les éliminer. Elle flatte aussi l'identité française dans une période où le ressassement du mythe identitaire se substitue de plus en plus à l'analyse de classe. Dans ce contexte, il n'est pas vraiment étonnant que, lors du mouvement étudiant de ce

printemps, se soient fréquemment tenues des assemblées, des ateliers en non-mixité « raciale ». Le summum de la séparation et de la bêtise était ainsi atteint dans nombre d'universités occupées.



Les théories postmodernistes qui décomposent les milieux jadis radicaux, la peine des travailleurs à dépasser les mots d'ordre syndicaux et les luttes catégorielles contribuent à rendre difficile l'émergence d'un véritable projet émancipateur. De plus, les luttes, les revendications basées sur les particularismes ne peuvent que conduire chacun à un égotisme existentiel et à un repli communautaire, favorisés aussi par le capitalisme.

Par-delà la dissolution du statut des cheminots, des fonctionnaires et de celle des services publics, les travailleurs ont déjà largement perdu non seulement un mode de vie moins contraignant, mais aussi quelque chose de plus fondamental. Le capital ne considère pas l'humain en tant que tel. L'individu autonome et social tend à être remplacé par un individu sans objet, « sans qualités ».

L'humain, tel qu'il est aujourd'hui rêvé par le capitalisme et déjà façonné par lui, dépossédé par le travail aliéné et considéré comme capital vivant, est voué à ne plus être qu'un élément des flux. Cependant, certains humains ressentent cette perte et s'imaginent retrouver cette intériorité confisquée, rompre avec l'atomisation produite par le rapport social capitaliste, en se réfugiant dans une identité, notion abstraite relevant du fantasme.

Reconquérir ce qui fait de nous des êtres humains aspirant à la liberté, mais se trouve nié par la dépossession, l'exploitation, l'aliénation et la domination pourrait être l'horizon de celles et ceux qui aujourd'hui défendent les services publics et pensent à tort que ce modèle social représente tout ce à qu'on peut espérer. Cela montre comment le capitalisme a su brider l'imagination, la créativité, éléments nécessaires au développement d'un rapport de force encore à constituer ■

² Voir Anton Pannekoek, *Le Syndicalisme*, janvier 1936.

Un projet « démocratique »

« **La Femme** : La masse n'est pas sacrée, la violence crée la masse.
La violence crée la masse.
La propriété injuste crée la masse.
La détresse crée la masse.
Elle est humble espoir...
Vengeance cruelle...
Esclave aveugle...
Pieuse volonté...
La masse est un champ piétiné.
La masse, c'est le peuple enseveli.
L'Homme sans nom : Et l'action ?
La Femme : L'action ! Il faut davantage que l'action !
Dans la masse, libérer l'homme.
Dans la masse, libérer la communauté. »

Ernst Toller, *L'Homme et la masse*³

Guy Debord définit le spectacle dans les trente-quatre premières thèses de son livre *La Société du spectacle*, paru en 1967. Il distingue dans cet ouvrage deux types de domination spectaculaire : le spectaculaire concentré et le spectaculaire diffus. « Le spectaculaire concentré appartient essentiellement au capitalisme bureaucratique ». ⁴ Il est de fait, historiquement, le premier à apparaître. Le spectaculaire diffus « accompagne l'abondance des marchandises, le développement non perturbé du capitalisme moderne »⁵. Le caractère successif de l'apparition des deux formes de domination spectaculaire se trouve confirmé dans les *Commentaires sur la société du spectacle* : « En 1967, je distinguais deux formes, successives et rivales, du pouvoir spectaculaire, la concentrée et la diffuse. L'une et l'autre planaient au-dessus de la société réelle, comme son but et son mensonge. La première, mettant en avant l'idéologie résumée autour d'une personnalité dictatoriale, avait accompagné la contre-révolution totalitaire, la nazie aussi bien que la stalinienne. L'autre, incitant les salariés à opérer librement leur choix entre une grande variété de marchandises nouvelles qui s'affrontaient, avait représenté cette américanisation du monde, qui effrayait par quelques aspects, mais aussi bien séduisait les pays où avaient pu se maintenir plus longtemps les conditions des démocraties bourgeoises de type traditionnel. »⁶ Quant au début de la société du spectacle, Debord le situe une quarantaine d'année avant la publication de son livre *La Société du spectacle*, publié en 1967, soit environ au cœur des années mille neuf cent vingt.⁷ Mais on peut sans doute remonter jusqu'à la Première Guerre mondiale et même avant.⁸ C'est en tout cas au cours de cette période que commence à prendre forme un mode de domination aux caractéristiques nouvelles, appelé à perdurer. On doit

³ *L'avant-scène théâtre*, n° 1371-1372, 1^{er} novembre 2014, p. 116.

⁴ *La Société du spectacle*, Paris, Champ Libre, 1974, p. 40.

⁵ *Ibid.*, p.41.

⁶ *Commentaires sur la société du spectacle*, Paris, Éditions Gérard Lebovici, 1988, p. 17-18.

⁷ *Ibid.*, p. 13: « Mais enfin, la société du spectacle n'en a pas moins continué sa marche. Elle va vite car, en 1967, elle n'avait guère plus d'une quarantaine d'années derrière elle, mais pleinement employées. »

⁸ Guy Debord, dans la thèse 42 de *La Société du spectacle*, définit le spectacle « comme le moment où la marchandise est parvenue à l'occupation totale de la vie sociale ». À travers la publicité, la marchandise prend directement la parole et tend à la monopoliser. Dans son livre *Genèse et unification du spectacle* (Paris, Champ Libre, 1977, p 223), Jean-Louis Moinet souligne ceci : « Le même sociologue [Boorstin, auteur de *L'Image*] note que la déclaration de Baltimore, adoptée lors d'une des premières assemblées de publicistes en 1913, engagea ces derniers à respecter la "Vérité de la Publicité". Cela devint par la suite la devise de la Fédération américaine de Publicité. "Les publicistes furent accueillis à cette assemblée historique par le mot VÉRITÉ étalé sur le panneau lumineux le plus grand qu'on eût encore installé à Baltimore. En gros, la profession a suivi son credo à la lettre depuis lors avec une dangereuse opiniâtreté. Si les métiers de la publicité avaient pris pour base la Vérité, ils ont survécu grâce à leur pouvoir de conférer un nouveau sens à ce mot." » On n'était pas loin du ministère de la vérité imaginé par Orwell dans son roman *1984*, qui se présente comme la description glaçante d'un régime totalitaire.

naturellement se demander ce que signifient les premiers pas, à ce moment-là d'un tel mode de domination.

* * * * *

La société du spectacle, dans la décennie qui suit la Première Guerre mondiale, représente un « saut qualitatif » dans la technique de domination. Elle est le fruit d'une nécessité mais aussi le produit d'une réflexion. À la fin du XIXe siècle, le spectre du prolétariat ne pouvait que hanter les consciences bourgeoises, à juste titre. La Commune faisait partie de l'histoire récente, les révolutions de 1848 et 1789 étaient bien présentes dans toutes dans les mémoires, et pas seulement en France, les prolétaires commençaient à s'organiser, des pensées radicales telles que le communisme et l'anarchisme s'en prenaient à la propriété privée des moyens de production. Après un siècle de révolutions, la bourgeoisie devait donc s'atteler à une tâche essentielle : rendre inoffensives ces foules prolétaires qui s'étaient mises à prendre leurs désirs pour des réalités et qui, si on les laissait faire, s'apprêtaient à renverser l'ordre établi. Mais l'ennemi était de taille à se défendre hardiment, si on l'attaquait de front, et la bourgeoisie craignait de nouvelles révolutions. C'est dans les sociétés « démocratiques » que cette réflexion se développe, car c'est en leur sein que se pose le problème. Comment maintenir la fiction démocratique, en renforçant le pouvoir des classes dominantes ? En effet, si le but est d'empêcher de nouvelles révolutions, il ne s'agit pas, par des mesures inappropriées, d'en déclencher la tentation. Elias Canetti explique bien cela : « Qui s'est enfui devant la menace ou bien lui a cédé se vengera à coup sûr. Il n'a jamais manqué de se venger l'instant venu, et celui qui est à l'origine de la menace en a conscience : il lui faut tout mettre en jeu pour rendre un renversement impossible. »⁹ La bourgeoisie ne peut se permettre de revenir à la tyrannie, il lui faut trouver d'autres expédients, car le rétablissement d'un pouvoir autocratique pourrait être vécu comme une déclaration de guerre et servir de déclencheur à de nouveaux soulèvements.



⁹ Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard (Tel), 1993, p. 327.

C'est sans doute cette problématique qui conduira des penseurs comme Gustave Lebon à chercher à analyser les foules, pour apprendre à les diriger, plutôt que d'avoir à nouveau à les affronter. Dans un livre paru en 1895, *La Psychologie des foules*, il fait d'abord le constat : « D'universels symptômes montrent chez toutes les nations l'accroissement rapide de la puissance des foules. Quoi qu'il nous apporte, nous devons le subir. Les récriminations représentent de vaines paroles. L'avènement des foules marquera peut-être une des dernières étapes des civilisations de l'Occident, un retour vers ces périodes d'anarchie confuse précédant l'éclosion des sociétés nouvelles. Mais comment l'empêcher ? »¹⁰

« Comment l'empêcher ? » À vrai dire, Lebon ne répond pas de manière détaillée à la question. Comme l'indique le titre de son ouvrage, il livre une analyse psychologique des foules et de leurs réactions. C'est à des « démocrates » que s'adresse Lebon, en pleine Troisième République, mais de ses analyses émergent cependant de précieux conseils à qui saura les lire : « Connaître l'art d'impressionner l'imagination des foules c'est connaître l'art de les gouverner ». ¹¹ Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Comment désormais gouverner, ou plus clairement domestiquer des foules qui, selon lui, ont besoin d'un maître : « Dès qu'un certain nombre d'êtres vivants sont réunis, qu'il s'agisse d'un troupeau d'animaux ou d'une foule d'hommes, ils se placent d'instinct sous l'autorité d'un chef, c'est-à-dire d'un meneur. »¹² Il pressent cependant que les vieilles recettes, comme « le recours aux forces morales de l'Église »¹³, ne suffiront plus à l'avenir.

Mais Lebon n'en appelle pas à la dictature. Ne faudra-t-il donc pas, comme il le pense, s'appuyer sur certains comportements grégaires, existant probablement à l'état naturel, de les favoriser pour les utiliser, et cela à l'échelle d'une société toute entière ? À la fin du XIXe siècle, Lebon n'avait pas encore idée de ce que le développement de certains moyens techniques allait permettre trois décennies plus tard. Ce n'est pas le cas d'Edward Bernays qui, à la fin des années 20, pose bien le problème que doivent résoudre les classes dominantes : « Si l'on parvenait à comprendre le mécanisme et les ressorts de la mentalité collective, ne pourrait-on pas contrôler les masses et les mobiliser à volonté sans qu'elles s'en rendent compte ? La pratique de la propagande a récemment prouvé que c'était possible, du moins jusqu'à un certain point. Et dans certaines limites. Certes, la psychologie collective est encore loin d'être une science exacte et les mystères de la motivation humaine n'ont pas été tous révélés. »¹⁴

« ...contrôler et mobiliser les masses et les mobiliser à volonté sans qu'elle s'en rend compte ».

Nul doute que le développement de ces techniques joue un rôle important dans le constat que peut faire Edward Bernays dans un pays démocratique aussi techniquement développé que les États-Unis, et qui prend de l'avance sur les autres pays du monde occidental : « La manipulation consciente, intelligente, des opinions et des habitudes organisées des masses joue un rôle important dans une société démocratique. Ceux qui manipulent ce mécanisme social imperceptible forment un gouvernement invisible qui dirige véritablement le pays. Nous sommes pour une large part gouvernés par des hommes dont nous ignorons tout, qui modèlent nos esprits, forgent nos goûts, nous soufflent nos idées. C'est là une logique de l'organisation de notre société démocratique. Cette forme de coopération du plus grand nombre est une nécessité pour que nous puissions vivre ensemble au sein d'une société bien huilée »¹⁵

Là où Lebon employait le terme de « foules », Bernays emploie celui de « masses ». Le passage d'un terme à l'autre n'est pas anodin. La foule signifie la réunion, dans un même endroit, de nombreux individus. C'est le côté numérique qui prime. La « société de masse » n'est pas une donnée numérique ou démographique. Il n'y avait pas de nécessité à ce qu'une société nombreuse devienne une « société de masse ». Dans le domaine social, le phénomène de masse peut d'ailleurs concerner un nombre assez restreint d'individus. Dans *Masse et puissance*, Elias Canetti emploie le terme de masse pour désigner des assemblées qui ne sont pas nécessairement fort nombreuses, par exemple les spectateurs assistant, dans une salle comble, à une représentation théâtrale. Ce n'est donc pas tant le nombre qui fait la masse, que le comportement de ceux qui, en l'occurrence, vont se constituer en tant que masse : « La force des

¹⁰ Gustave Lebon, *La Psychologie des foules*, Paris, PUF (Quadrige), 2013, p. 3.

¹¹ *Ibid.*, p. 37.

¹² *Ibid.*, p. 70

¹³ *Ibid.*, p. 3.

¹⁴ Edward Bernays, *Propaganda*, Paris, Zones, 2007, p. 60.

¹⁵ Edward Bernays, *Propaganda*, Paris, Zones, 2007, p. 31

applaudissements permet à elle seule de constater à quel point on est devenu masse ; c'en est la seule mesure, et c'est bien ainsi que les interprètent les acteurs. »¹⁶ Les spectateurs ne deviennent véritablement une masse que lorsqu'ils agissent ensemble dans la même direction et que disparaît l'individualité. La masse n'est pas équivalente à la somme des individus, elle forme un corps nouveau, unique : « Soudain, tout se passe comme à l'intérieur du même corps »¹⁷, précise Canetti. La multitude n'est pas la masse, elle le devient, dans certaines conditions. Pas plus qu'une donnée simplement numérique, la masse n'est une donnée anthropologique. La société de domination, l'État, la société de classe, ont façonné au cours du temps la masse, les masses.

« Vous savez, docteur, que les masses sont régies par leurs propres lois, et qu'elles réagissent autrement et de façon plus virulente aux stimuli... »¹⁸

Les phénomènes de masse échappent à la conscience individuelle. Ils ne sont pas le fruit d'une concertation, ils sont une forme de réaction à des stimuli. Bernays s'applique à transférer dans le domaine politique des techniques de relations publiques (on dirait aujourd'hui communication) destinées à obtenir des masses les réactions que l'on attend d'elles. En réalité, on crée la masse en même temps qu'on la fait réagir, qu'on l'oriente dans la direction voulue, sans qu'elle en ait conscience, comme si cela venait d'elle-même. On ne peut plus parler d'individus, de sujets, lorsque ces derniers obéissent à des pulsions, à des ressorts activés par des moyens techniques de masse venus de l'extérieur. Nul besoin de recourir à la force, sinon de manière ponctuelle, pour assurer l'ordre. On maintient ainsi la fiction démocratique. On répond à une demande.

Bernays n'est pas l'inventeur de la société du spectacle. Ses écrits et ses activités sont simplement symptomatiques de l'ingénierie sociale qui se développe dans ces années-là, à la recherche de cette « fabrication du consentement », telle que la dénommait Walter Lippman, qui la voyait « grandement améliorée [par] la recherche en psychologie et [les] moyens de communication de masse »¹⁹. Cette ingénierie sociale, dont nous avons souligné qu'elle commence même pendant la Première Guerre mondiale, constitue cependant bien les prémices d'un nouveau mode de domination en phase d'expérimentation. Si Guy Debord place historiquement le « spectaculaire concentré » avant le « spectaculaire diffus », c'est sans doute parce que ce dernier ne se généralise véritablement qu'après la Seconde Guerre mondiale, alors que le premier s'est déjà installé dans plusieurs pays bien avant, et a d'ailleurs aussi déjà été chassé en Allemagne mais aussi en Italie. La particularité des pays qui ont été qualifiés de « totalitaires » est précisément de ne pas avoir été de simples dictatures militaires, mais d'avoir fait appel eux aussi à toute une ingénierie sociale qu'ils n'ont pas inventée seuls. Dans sa préface à *Propaganda*, Norman Baillargeon rapporte que Bernays avait été scandalisé d'apprendre, par la bouche du journaliste américain Karl von Weigand, que son livre *Crystallizing Public Opinion* figurait dans la bibliothèque de Goebbels, et qu'il s'en « servait [...] pour élaborer une campagne destructive contre les Juifs d'Allemagne. »²⁰ Bien sûr que Bernays n'avait rien envisagé d'aussi ignoble. Il n'en demeure pas moins que certaines techniques de propagande et de manipulation avaient été récupérées et mises au service de menées criminelles. Le nazisme, comme tous les régimes totalitaires, avaient besoin de l'adhésion des masses, et toutes les techniques de manipulation ont été mises en œuvre pour obtenir cette adhésion et renforcer les effets d'une violence politique maximale. Parmi ces techniques spectaculaires de manipulation des masses, l'esthétisation de la politique, du quotidien et du travail, le divertissement et le sport ont joué un rôle éminent sous le Troisième Reich. Ce qui est la caractéristique des régimes totalitaires, pour arriver et surtout se maintenir au pouvoir a été l'utilisation conjointe de la force brute et criminelle et de la mobilisation des masses au quotidien. Certes les nazis se sont appuyés sur des mythes, ont prétendu retrouver le sens de l'Allemagne éternelle. Mais la clé de leur « réussite » repose avant tout

¹⁶ Elias Canetti, *Masse et puissance*, Paris, Gallimard (Tel), 1986, p. 35-36.

¹⁷ *Ibid.*, p. 12.

¹⁸ Leo Perutz, *La Neige de saint Pierre*, Parsi, Zulma, 2016, p. 149.

¹⁹ Walter Lippman, cité par Norman Baillargeon, dans sa préface à *Propaganda*, p. 17. La traduction de Walter Lippman est tirée de son ouvrage *Public Opinion*, Harcourt Brace and Company, New York, 1922, chapitre XV, section 4. En effet, en ce qui concerne la recherche en psychologie, il ne fait guère de doute que le behaviorisme, entre autres, ait pu amener de l'eau au moulin d'un Lippman ou d'un Bernays.

²⁰ Norman Baillargeon, « Edward Bernays et l'invention du "gouvernement invisible" », in *Propaganda*, p. 23.

sur une extraordinaire « modernité », comme le démontre Peter Reichel dans son livre *La Fascination du nazisme* : « À l'époque et dans les conditions sociales de cette période, bien des choses étaient déjà du "fatras" nazi et n'exerçaient qu'un piètre intérêt – tel était par exemple le cas de la peinture inspirée par l'idéologie "sang et sol", ou de nombreux objets de culte nationaux-socialistes. Mais d'autres éléments, et c'est le point essentiel (les loisirs organisés par l'organisation Kraft durch Freude (La Force par la joie), le sport, la technique, le cinéma), sont parvenus à attirer l'attention de millions de rétines voilées et à captiver les masses. »²¹ Si l'on ne retient que cet aspect, celui de l'enrôlement des masses obtenu grâce au concours des moyens précités, on se dit qu'il y a bien, depuis le début du siècle précédent, une forme de continuité dans le souci affiché de la domination de se préserver des foules et de leurs capacités émeutières en leur jetant en pâture des formes spectaculaires taillées sur mesure, plus, de les mobiliser pour le renforcement de leur propre asservissement et bien sûr aussi à des fins guerrières. Le concept de spectacle, utilisé par Guy Debord pour réunir deux formes de domination apparemment opposées (le spectacle concentré et le spectacle diffus), est bel est bien justifié car il est mis au fond au service du même objectif : assurer, en déposédant les individus de leur propre vie et de leur capacité à en devenir les auteurs, le triomphe de la marchandise sur les êtres vivants ; substituer à leurs désirs de vivre pleinement leur vie les hochets qu'ils devront à la fois produire et acheter. Les régimes représentatifs du spectaculaire concentré – et peut-être est-ce là un des aspects qui permet de les distinguer des dictatures du passé – ont misé sur un certain nombre d'instruments offerts par le développement de la modernité technique et en ont systématisé politiquement l'emploi. Ces régimes ont vu le jour là où une certaine pratique « démocratique » dans sa version bourgeoise, plus exactement l'illusion démocratique, n'existait pas ou très peu. Ils ont aussi été une réponse sinon immédiate, du moins rapide, notamment en Russie et en Allemagne, selon des modalités différentes, aux révolutions que ces pays venaient de connaître.

* * * * *

Aujourd'hui, la distinction entre le spectaculaire concentré et le spectaculaire diffus n'a plus de raison d'être. Nous avons déjà dit que les préoccupations, au fond, étaient les mêmes, et que dans l'un et l'autre cas on n'hésitait pas à puiser aux mêmes sources lorsqu'il s'agissait de manipulation des masses. Guy Debord a appelé cette forme de réconciliation « le spectaculaire intégré, qui tend à s'imposer mondialement », tel qu'il l'a écrit en 1988²². En 2018, le spectacle *s'est imposé* mondialement, et le stade où il se trouve à l'heure actuelle ne constitue nullement un achèvement. Le spectacle mue et accélère sans cesse, mais sa préoccupation est toujours la même : conforter au quotidien et dans tous les domaines de l'existence le triomphe de la domination marchande. Pour cela, il poursuit son entreprise de domestication des populations par la mise en œuvre d'une ingénierie sociale de masse. Dans lesdites démocraties, le maintien de la fiction démocratique, précisément, est une gageure qui se révèle de plus en plus visiblement contradictoire avec le développement invasif, pandémique, des nouvelles techniques spectaculaires. S'il fallait formuler rapidement l'objectif final de l'utilisation de ces techniques de domination, on pourrait dire qu'il s'agit de réduire au minimum l'autonomie des êtres humains, de les rendre dépendants d'une machinerie sociale à laquelle ils n'aient plus d'autre choix que de consentir. En elle-même, la logique qui préside à la mise en place de ces techniques de domination n'est pas nouvelle, elle est celle du capital. Ce qui est nouveau, ce sont les techniques utilisées pour aboutir au résultat recherché, et dont les dernières trouvailles, et celles à venir, sont particulièrement glaçantes.

Celles-ci n'auraient pas été possibles sans les recherches et les théories qui émergent au sortir de la Seconde Guerre mondiale, et que Céline Lafontaine expose lucidement dans un livre intitulé *L'Empire cybernétique*²³. Ce dernier terme, ainsi que le précise d'ailleurs le principal artisan de la cybernétique, Norbert Wiener, dérive « du mot grec *kubernetes*, ou "pilote" »²⁴, en fait pilote de navire. Ce terme désigne celui qui tient le gouvernail. Il existe en grec un autre terme pour désigner le fait de gouverner au sens de diriger les affaires de l'État. Les deux notions sont proches, mais différentes. Nous ne sommes pas loin du pilotage, du « groupe de pilotage », si prisé par les « managers ». Il s'agit donc plus de présenter comme naturelles les décisions déjà prises par les dirigeants, mais avec la participation, le consentement des différents « acteurs », que de paraître imposer abruptement les choses. Ceci rejoint de toute évidence les

²¹ Peter Reichel, *La Fascination du Nazisme*, Paris, Odile Jacob, p.19, 1997.

²² *Commentaires sur la société du spectacle*, p. 18.

²³ Cécile Lafontaine, *L'Empire cybernétique*, Paris, Seuil, 2004.

²⁴ Norbert Wiener, *Cybernétique et société* (1950), Paris, Seuil (Points Sciences), 2014, p. 47.

préoccupations de ceux qui, comme Edward Bernays, évoquaient l'existence d'un gouvernement invisible, en clair, d'une manipulation des masses dont on obtiendra ce qu'on veut tandis qu'elles auront le sentiment de le vouloir, elles. Il s'agit, dans cette période d'après-guerre, d'éviter l'« entropie » (terme utilisé dans le domaine de la physique pour désigner le désordre, la dégradation dans un système) à laquelle seraient condamnées les sociétés dépourvues du « contrôle » nécessaire, en les dotant d'un mode de fonctionnement plus rationnel. Il semble que pour cela on ne puisse faire confiance à l'homme, ce qui implique de ce dernier une conception en rupture avec l'autonomie subjective, déjà plus ou moins mise à mal. Mais le sujet qui est attaqué ici, comme le dit Céline Lafontaine, « est celui historiquement construit, fragile et sensible, dont l'ultime valeur réside dans sa capacité réflexive d'agir politiquement sur le monde²⁵ ». Quel sera donc le rôle réservé à l'homme, à l'individu qui se voit nié dans sa capacité à agir politiquement sur le monde ? Wiener, lui, le sait :

« La thèse de ce livre est que la société ne peut être comprise que par une étude des messages et des dispositifs de communication qu'elle contient ; et que, dans le développement futur de ces messages et de ces dispositifs, les messages entre l'homme et les machines, entre les machines et l'homme, et entre la machine et la machine sont appelés à jouer un rôle croissant. »²⁶

Alors, on peut toujours dire que Wiener ne fait qu'un constat, qu'il se contente de saisir une tendance irréversible (pourquoi le serait-elle, d'ailleurs ? Qui en décide ?). Certes, il n'a pas déterminé à lui tout seul l'orientation présente et future des sociétés. Mais il la reprend tout de même largement à son compte, lorsqu'il écrit, deux pages après :

« Vivre, c'est vivre avec une information adéquate. Ainsi, la communication et la régulation concernent l'essence de la vie intérieure de l'Homme, même si elles concernent sa vie en société. »²⁷

La vie intérieure de l'Homme se situerait donc à la croisée de flux informationnels de toutes natures, face auxquelles l'individu se positionnerait, « rétroagirait ». Cela n'est pas sans faire penser à « l'homo œconomicus », étymologiquement l'homme bien ordonné, méthodique, devenu l'être « rationnel » des libéraux, dont la vie se résumerait à faire les choix qui relèvent de son intérêt entre différents types d'offres, et qui contribuerait ainsi à construire le paradis libéral du meilleur des mondes possibles. Les deux visions se rejoignent d'ailleurs dans un pessimisme calculateur, bien utile lorsqu'il s'agit de refuser aux individus la capacité de créer le monde auxquels ils aspirent. Ce dernier se présenterait comme un tout destiné à être régulé, où les hommes, porteurs de neurones naturels, et les machines, porteuses de neurones artificiels, seraient liés à jamais, dans une complicité fraternelle, au sein de la nouvelle religion de la communication.

Cette vision d'un monde glacé par la pensée technologique, soixante-dix ans après les écrits de Wiener et d'autres, trouve aujourd'hui ses premiers développements. En effet ladite intelligence artificielle n'en est qu'à ses premiers pas, au regard de l'avenir radieux qu'elle nous promet, et l'on sait bien que tout ce qui peut être imaginé pour assurer la pérennité du monde de la domination marchande sera réalisé, notamment dans le domaine du contrôle des comportements humains. Le tour de force accompli ces dernières années par les forces techno-marchandes est d'avoir réussi à faire prendre en charge par les individus eux-mêmes les outils de leur aliénation, outils qui leur sont vendus, bien entendu, et qui doivent être renouvelés sans cesse. Du temps de Bernays, on peut considérer que la propagande destinée à manipuler les masses était un phénomène imposé de l'extérieur aux individus. Ces bonnes vieilles techniques publicitaires sont cependant toujours efficaces. Elles ont même accompli d'énormes progrès et touchent à la perfection dans la propagation de récits falsifiés du réel. Il suffit pour s'en persuader d'assister une fois au défilé des publicités qui précèdent le film dans une grande salle de cinéma. Mais aujourd'hui, grâce à la généralisation d'internet, et notamment des smartphones, la manipulation de masse trouve son vecteur principal dans les désirs aliénés de tout un chacun. Celui qui ne possède pas un tel objet est d'ailleurs progressivement exclu de la société. Tout est désormais organisé pour que nul ne puisse s'en passer, dans la vie courante, par exemple dans les rapports avec l'administration, pour les achats (le jour de la disparition de l'argent liquide représentera une nouvelle étape dans le contrôle des faits et gestes de tous), dans le domaine médical (avec les premières consultations en ligne), dans celui de l'éducation, etc. Là, les dégâts se font déjà sentir depuis des années, tant les éducateurs en chef ont réussi à persuader les élèves que la panacée se trouvait désormais dans la recherche d'informations en ligne dans des buts purement utilitaires et ponctuels, au détriment de la formation intellectuelle et de la capacité à porter un

²⁵ *L'Empire cybernétique, op. cit.*, p. 18.

²⁶ *Cybernétique et société, op. cit.*, p. 48.

²⁷ *Ibid.*, p. 50.

jugement libre sur le monde. Gustave Lebon, toujours de bon conseil, avait bien perçu l'enjeu dès la fin du XIXe siècle : « L'acquisition de connaissances inutilisables est un moyen sûr de transformer l'homme en révolté. »²⁸. Il ajoute : « C'est en partie avec l'instruction et l'éducation que s'améliore ou s'altère l'âme des foules. [...] L'école forme aujourd'hui des mécontents et des anarchistes et prépare pour les peuples latins les heures de décadence. »²⁹ Aujourd'hui, en 2018, l'école, au sens large, semble en passe d'atteindre le but de ne plus fournir aux élèves que parcimonieusement les connaissances superfétatoires que sont l'art de savoir écrire, l'histoire, la littérature et la philosophie, bref les chemins d'accès à la pensée critique, pour céder la place aux savoirs techniques destinés à être « valorisés » dans le processus de production de la marchandise.

Nous n'aborderons pas dans le cadre de cet article le versant purement idéologique du paradigme cybernétique, tel qu'il s'est développé à travers le structuralisme et la vulgate postmoderniste, et que Céline Lafontaine, entre autres, a critiqué dans *L'Empire cybernétique*. Après le structuralisme, c'est donc le postmodernisme qui triomphe aujourd'hui dans la pensée universitaire, ainsi que dans nombre de milieux militants³⁰. Ce dernier, dans toute sa complexité et malgré l'énoncé de telle ou telle vérité partielle (« Dans le monde *réellement renversé*, le vrai est un moment du faux », ainsi que l'écrit Guy Debord, détournant Hegel³¹), ainsi que le structuralisme, n'ont jamais été que la pensée du pouvoir. Ils ont dessiné les contours d'un monde qu'ils ont dépeint comme indépassable, figeant ceux qui y vivent en les incitant à demeurer dans les limites de l'éternel présent de la société spectaculaire marchande. Mais nous devons revenir de façon détaillée sur l'effet camisole de ces pensées qui se présentent souvent comme libératrices, pour tel ou tel groupe, telle ou telle « communauté », mais jamais émancipatrices pour tous.

* * * * *

En somme, les individus aujourd'hui, pris dans l'illusion de se trouver prochainement « augmentés », mais plus vraisemblablement diminués³², par des implants divers, risquent de se trouver véritablement dévastés, privés d'eux-mêmes, condamnés qu'ils seront alors à n'être plus que des terminaux branchés à vie sur les serveurs, en état de vertige dans l'accélération démente du monde.

Mais des failles existent. Bien qu'être de culture, l'homme est aussi un être de la nature. Persiste au fond de lui cette part d'autonomie, irréductible, qui peut, qui doit ressurgir, qui l'a déjà fait. Tout le travail des pouvoirs a été de la réduire. Ils y parviennent assez bien. Mais vouloir énucléer l'homme de sa propre humanité est peut-être l'utopie d'une domination aveuglée par sa puissance. Le nombre est grandissant de ceux qui auraient intérêt à élargir les failles, à condition qu'ils le veuillent et qu'ils le puissent. Le jeu de l'histoire reste ouvert ■



²⁸ Gustave Lebon, *La Psychologie des foules*, op. cit., p. 53

²⁹ *Ibid.*, p. 57

³⁰ Voir l'article *Le Postmodernisme ne casse pas des briques*, paru dans *Négatif* n° 24, juillet 2018.

³¹ *La Société du spectacle*, op. cit., p. 11.

³² Voir à ce sujet l'article d'Aurélien Berlan, intitulé « La notion de "citoyen augmenté" » dans le numéro 6 de la revue *L'Inventaire*, automne 2017. Par ailleurs, on lira aussi avec profit l'article de Sarah Guillet, « La colonisation des sciences sociales », dans le numéro 4 de la même revue, automne 2016.

Marx, le futur antérieur du présent

À propos du livre de Fredric Jameson, *Représenter Le Capital* (2017).

« Pourquoi revenir à Marx et surtout, pourquoi revenir à ce texte du XIXe siècle qui a pour nom *Le Capital*? »³³. Certainement pas pour faire de Marx un auteur classique parmi d'autres grands philosophes. Si d'éminents représentants de la classe dominante incitent les jeunes générations à le lire, n'est-ce pas pour le remiser dans un quelconque rayon de musée et ainsi atténuer sa charge critique ? Revenir à Marx pour comprendre la crise économique de 2007-2008 et ses conséquences ? D'aucuns disent à ce propos que Marx était « visionnaire », qu'il avait su anticiper les crises économiques qui lui ont survécu. Fredric Jameson va au-delà de cette raison convenue pour présenter une lecture créative du *Capital*. Pour lui, le retour à Marx se veut une incitation à l'engagement politique visant le dépassement du capitalisme. Cela s'oppose à la doxa spectaculaire selon laquelle il y aurait un horizon indépassable du capitalisme : « la Démocratie est le moins mauvais des systèmes que l'homme ait conçu : on sait ce qu'a pu donner dans l'histoire l'utopie d'une autre société ». Et ce que les sociaux-démocrates appellent néolibéralisme (autrement dit le capital dans sa phase fictive c'est-à-dire l'omniprésence du crédit) a empêché depuis de trop nombreuses décennies toute imagination d'une alternative au mode de production capitaliste. *Représenter Le Capital* est écrit pour rompre avec cette inhibition. Il s'agit d'une restitution originale, très dense qui enchaîne beaucoup de thèmes avec des problématiques implicites. La synthèse d'un tel ouvrage est rendue difficile de ce fait. En tout cas, c'est une incitation réussie à lire un livre fondamental de la critique sociale. En argumentant contre certaines thèses adverses il met à mal certains clichés sur Marx. Son intention est ainsi d'actualiser la représentation marxienne pour la société présente tout en s'opposant à la représentation que se fait de lui-même le capital.

Se donner une image mentale du capitalisme

Personne n'a jamais vu le capitalisme. « (...) La question du capitalisme comme totalité. Personne n'a jamais vu cette totalité, le capitalisme n'est jamais visible en tant que tel mais seulement en ses symptômes »³⁴. Ce qui saute aux yeux ce sont plutôt le marché, ses échanges de biens et services, l'argent et l'image scintillante et sidérante des marchandises qui font office de richesse. Il échappe donc à toute représentation. L'auteur note à ce propos que : « (...) comme Marx l'observe dans ses premières critiques de Hegel, on ne peut représenter la réalité, mais seulement la métamorphose des idées et des images au sein de l'esprit »³⁵. Si l'on prend en compte le titre de l'ouvrage, la phrase qui suit peut paraître paradoxale : « Il ne faut pourtant pas en tirer la conclusion que, puisque le capitalisme est irréprésentable, il est ineffable, une sorte de mystère dépassant le langage et la pensée ; mais au contraire qu'à cet égard, on doit redoubler d'efforts pour *exprimer l'inexprimable*. Le livre de Marx est l'exemple souverain d'un effort dialectique dans cette direction — c'est pourquoi la manière dont il est finalement parvenu à le représenter possède pour nous une telle importance et une telle actualité »³⁶.

L'effort marxien de représentation dans *Le Capital* (*Vorstellung* en allemand) se fait non seulement à l'aide de concepts mais aussi à travers l'exposition (*Darstellung*) de ses longues recherches passées. C'était la postface à la deuxième édition allemande du *Capital* qui distinguait le procédé de recherche du mode d'exposition. En effet, l'exposition des résultats d'une recherche diffère du processus de la recherche. Les deux sont en rapport mais l'exposition tend à présenter les éléments de l'objet étudié sur un même plan logique et synchronique tandis que la recherche est soumise aux aléas du temps (diachronie). D'où toute l'importance que Marx accordait à la présentation — ou le récit, selon une autre traduction de *Darstellung* — la présentation de sa théorie du capital et à la représentation. C'est dans la préface de 1857 à la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859) que la question de la représentation (*Vorstellung*) est théorisée.

Par conséquent c'est pour comprendre le contenu du livre que Jameson analyse la structure de l'exposition du *Capital* ; plus exactement le livre I. En effet, pour ce théoricien contemporain, ce livre est l'essentiel parce que seul ce dernier a été pensé, écrit et édité du vivant de Marx contrairement aux livres II,

³³ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital. Une lecture du livre I* (2011), Paris, Éditions Amsterdam, 2017, p. 20.

³⁴ *Ibid.*, p. 17.

³⁵ *Ibid.*, p. 109.

³⁶ *Ibid.*, p. 18. C'est nous soulignons.

III ou IV, voire le chapitre VI inédit du *Capital*³⁷ : par conséquent, seul le livre I est l'œuvre maîtrisée par l'auteur. Au passage, il faut noter que les thèses que Jameson défend ne correspondent pas vraiment à une orthodoxie marxiste même si l'auteur — professeur de littérature comparée — se dit ouvertement marxiste. L'une d'elle par exemple s'oppose à la considération selon laquelle *Le Capital* serait une œuvre inachevée. Au contraire, Jameson avance que le livre I constitue une unité en soi ; les *Grundrisse* (1857-1859) étant des sortes de notes préparatoires à l'écriture du *Capital* (1869). Il s'agit plutôt pour le lecteur « (...) d'appréhender le livre I comme étant à la fois achevé et inachevé »³⁸ : dialectique oblige !

L'effort de représentation passe par l'écriture. Celle de Marx est inspirée par la pensée dialectique c'est-à-dire par un cheminement recherchant la vérité à partir de la confrontation de deux aspects incongrus qui se repoussent et qui se mêlent pourtant. Cette confrontation dans le temps permet le dépassement d'une situation s'avérant fautive. « (...) la pensée dialectique implique l'établissement de relations entre deux réalités incommensurables, deux phénomènes qui ne peuvent pas être pensés dans le même cadre conceptuel »³⁹. Par exemple, le capital est à la fois un progrès incroyable de l'humanité et la pire des aliénations. « Cette incommensurabilité est la raison d'être de la dialectique elle-même, qui existe pour coordonner des modes de pensée incompatibles les uns avec les autres sans les réduire à l'«unidimensionnalité», pour reprendre le mémorable mot de Marcuse »⁴⁰. Et selon Marx, la pensée dialectique est justement ce qui est le plus approprié pour saisir l'objet de sa recherche : la société capitaliste ou tout du moins le capital. Et sa dialectique est singulière — mais peut-il en être autrement dès qu'il s'agit de dialectique ? En effet, même si Marx est hégélien, il se différencie de cette dialectique idéaliste : face à la philosophie allemande, son *insurrection théorique* a toujours consisté à *passer à autre chose*.

Par conséquent, la logique du capital est présentée chez Marx à travers un langage éminemment dialectique, surtout dans la section I du livre I. Une autre des thèses de Jameson est de considérer que Marx, dans *Le Capital* procède à l'enchaînement d'énigmes, de dilemmes et de paradoxes. L'enchaînement se produit grâce à la démonstration de la fausseté d'un problème. Cela nécessite alors son intégration à un autre niveau plus vaste où un nouveau problème est exposé. Ce nouveau niveau d'analyse, plus riche, donne en même temps une actualité à l'ancien problème par la tentative de lui trouver une réponse partielle. C'est selon cette perspective que Jameson incite à lire le livre I. *Le Capital* doit ainsi être considéré « (...) comme une suite d'énigmes, de mystères ou de paradoxes dont la solution est livrée au moment opportun. Sans surprise, cette solution sera de nature dialectique : loin de dissiper l'étrangeté du paradoxe ou de l'antinomie de départ par le biais d'un démasquage (*unmasking*) aride et rationnel, elle conservera l'étrangeté du problème au sein de l'étrangeté nouvelle de la solution dialectique »⁴¹. Par conséquent, Jameson explique très bien qu'étant donné le caractère dynamique des sociétés dans lesquelles règne le mode de production capitaliste, le procédé d'exposition marxien est approprié à son objet : le capital. Ce type de formation sociale et son mouvement peut être fuyante voire rétive à une pensée gouvernée par la raison classique propre à l'époque des Lumières. Le processus de la recherche a affaire à un objet mouvant qui est en même temps un sujet avec toute son altérité. Si bien que « du *Capital* lui-même, on doit dire qu'il consiste en la représentation d'une étrange machine dont l'évolution est (dialectiquement) unie par ses pannes, son expansion avec ses dysfonctionnements, sa croissance avec ses effondrements »⁴².

En fait, Jameson procède à une double opération en écrivant son livre : d'une part il donne une actualité à la langue marxienne mais d'autre part il rend dépassable l'horizon de l'actuelle société qui semble pourtant immuable. L'auteur mène cette opération en s'appuyant sur la notion de transcodage qu'il a notamment dégagée lors de son analyse de la dimension culturelle du capitalisme tardif⁴³. Le code de la

³⁷ C'est Roger Dangeville qui, au début des années soixante-dix proposa une traduction française intégrale (après celle, partielle, de Maximilien Rubel dans les années 1960), de ce manuscrit. cf. Marx, *Un Chapitre inédit du Capital*, Paris, UGE, « 10|18 », 1971.

³⁸ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, p. 84.

³⁹ Fredric Jameson, « Les trois méthodes de la critique littéraire », en Michel Contat (sous la dir.), *Sartre*, Paris, Bayard, « Les compagnons philosophiques », 2005, p. 143.

⁴⁰ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, op. cit., p. 18.

⁴¹ *Ibid.*, p. 27.

⁴² *Ibid.* p. 182.

⁴³ cf. Fredric Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique du capitalisme tardif* (1991), Paris, Éditions de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, « D'art en question », 2006 où il est souvent question de Marx et du langage de la forme valeur.

langue marxienne (celui de la valeur) est traduit à travers les différentes langues de la contestation qui émergent ici ou là dans le monde social contemporain. Ce métissage a pour objectif de donner une actualité à la représentation du capital. « Aujourd'hui dit Jameson, toute lecture créative du *Capital* est un processus de traduction, qui consiste à transcoder, tout en restant fidèle à sa construction "originelle", un langage et une conceptualité inventés pour le premier âge industriel de la société victorienne, et à assurer sa représentationalité contemporaine grâce à une saisie des dimensions ambitieuses et de la complexité structurelle de sa représentation initiale »⁴⁴. À ce sujet, il ne s'agit pas tant d'une représentation politique (qu'il constate en crise) — on pense aux partis issus du mouvement des places de 2011 en Espagne et ailleurs —, ni non plus d'ailleurs de la représentation du sujet classique de la Raison, centré sur son moi mais plutôt de la représentation propre à un processus cognitif collectif, seule issue à cette crise. Il parle, en se laissant sans doute trop aller à la domination de l'ère cognitive, de « cartographie cognitive » devant permettre aux individus de se repérer dans le monde social qui est le leur. Pour lui, ce processus est d'une importance capitale parce que, de la représentation du système capitaliste, dépend une action vivante qui aurait pour but de le dépasser. Et ce faisant, Fredric Jameson analyse le texte marxien comme un métissage de la ligne argumentative du système (le mouvement inéluctable de la valeur) avec celle de l'action politique d'insubordination (possible).

Toute l'originalité de la lecture de Jameson réside par conséquent dans le verbe d'action adopté dans le titre. Il s'agit de rendre vivante cette représentation passée inscrite dans le livre qu'a écrit Marx en son temps, de prolonger la pensée marxienne pour le présent et de représenter ce capital qui a gagné en pureté dans la société contemporaine. Il semble qu'il s'agisse d'hériter du mode d'exposition marxien pour pouvoir penser cette société sous l'emprise du capital. Représenter le livre de Marx tout en représentant le capital qui vaut pour le temps présent, voilà l'opération dialectique que mène à son tour Jameson à travers son livre. C'est ainsi en tout cas qu'il compte faire résonner (raisonner ?) le retour à Marx pour que ce dernier prenne langue avec le cours présent de l'histoire. Nous sommes bien loin de l'usage fait par les intellectuels organiques de la classe dominante qui consiste à évider Marx de sa charge politique révolutionnaire et à le banaliser en le faisant entrer dans le spectacle des auteurs canoniques. Et pour conforter la remise en cause des idées reçues, Jameson avance l'une de ses autres thèses : « *Le Capital* (...) est un ouvrage qui ne traite ni de politique, ni même du travail : c'est un livre sur le chômage »⁴⁵.

Le livre I et son contenu

L'analyse de Jameson procède au repérage des problèmes exposés par Marx pour analyser la société bourgeoise. Aborder le contenu du *Capital* c'est se confronter d'emblée au tout début du livre et là, Jameson veut se démarquer d'Althusser. Ce dernier pouvait avancer, peu après mai 1968 en France, qu'il faut « mettre entre parenthèses toute la section I [les chapitres I à III], et commencer la lecture par la section II : "La transformation de l'argent en capital". (...) Ce conseil est plus qu'un conseil : c'est une recommandation que je me permets, avec tout le respect que je dois à mes lecteurs, de présenter comme une recommandation *impérative* »⁴⁶. Pour Jameson il faut d'emblée se confronter à cette première section qui expose ce que devient la marchandise dans le capitalisme. « Le paradoxe étant que, par essence, le capitalisme produit non des marchandises, mais au contraire du capital »⁴⁷. En effet, « les trois premiers chapitres contiennent la quasi-totalité des propositions essentielles du *Capital* et cette section apparaît comme un inévitable point d'accès à l'œuvre dans son ensemble. L'amputer de son exposé de la théorie de la valeur, ce serait réduire le reste du livre à un vulgaire traité d'économie (...). La théorie de la valeur est, en effet, quelque chose comme la dimension herméneutique du *Capital* »⁴⁸. C'est d'ailleurs, il faut le souligner, dans le quatrième point du chapitre I que se trouve le fameux passage sur « Le caractère fétiche de la marchandise et son secret ». Ce passage qui expose le fait que dans la société capitaliste, tout un chacun agit à partir de l'illusion que le système fonctionne de lui-même en même temps que chacun se considère socialement comme autre que ce qu'il n'est en réalité.

⁴⁴ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, op. cit., p. 21.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 13.

⁴⁶ Louis Althusser, « Avertissement aux lecteurs du Livre I du Capital », en Karl Marx, *Le Capital. Critique de l'économie politique. Livre I*, Paris, Garnier/Flammarion, 1969, p. 13.

⁴⁷ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, op. cit., p. 124.

⁴⁸ *Ibid.* p.24.



De même — autre thèse — le capitalisme n'est pas le marché mais avant tout un mode de production faisant système (bien avant un mode de consommation et de distribution où les riches tirent leur épingle du jeu), c'est-à-dire une totalité concrète. Ceux qui se contentent de dénoncer la marchandisation en seront pour leurs frais : « ces illusions anti-capitalistes sont aussi pernicieuses que la propagande corrélatrice des économistes politiques en faveur du système : toutes deux découlent du fait que la réalité de l'argent occulte et refoule la loi de la valeur dont il provient ».

Qu'est-ce qui caractérise en propre le capitalisme ? Comment a-t-il pu naître ? Faut-il le considérer comme éternel ? Le livre I répond à ces questions et Jameson les fait résonner pour notre époque : « l'énigme des énigmes est bien sûr le capitalisme lui-même : et d'abord comment peut-il exister, dans sa différence radicale par rapport à toutes les autres formations sociales (ou tous les autres modes de production) ? »⁴⁹. Dans l'analyse que l'auteur fait de la structure du livre I, il restitue toutes les caractéristiques du capital en s'appuyant sur ce qu'en a écrit Marx en 1867, date de la première édition allemande désormais pratiquement introuvable (surtout en traduction française)⁵⁰. Et il le fait en adoptant les catégories dialectiques de Hegel que Marx utilisait lui-même : identité et différence dans l'exposition du dilemme : « comment un objet peut-il être l'équivalent d'un autre ? (...) comment se fait-il que le capitaliste arrive à dégager un profit de l'échange d'objets d'égale valeur ? »⁵¹. Qualité et quantité pour exprimer la dialectique entre la valeur d'usage et d'échange de la marchandise (dans la section I il est très vite et presque exclusivement question de quantité et de valeur et de travail abstrait). Unité des contraires pour ce qui concerne le travail et le capital. Bref, Jameson est assurément un dialecticien. Il a d'ailleurs tout un chapitre qu'il nomme « *Le Capital* et la dialectique » où son transcodage ressemble à une négation de la négation non-hégélienne : il ne s'agit pas d'extérioriser pour mieux revenir en soi ni non plus de produire une synthèse. En cela Jameson est complètement marxien : il montre que la dialectique à l'œuvre chez

⁴⁹ *Ibid.*, p. 27.

⁵⁰ Voir à ce sujet le site Du mauvais côté (<http://dumauvaiscote.ouvaton.org/commencements.htm>) quant à l'importance de cette édition pour l'exposé de la théorie de la forme-valeur, si importante pour comprendre les manifestations dramatiques de cette société postmoderne.

⁵¹ Fredric Jameson, *Représenter le Capital*, *op.cit.*, p. 37.

Marx consiste à nier un état de fait qui lui-même nie des potentialités humaines. Nul besoin en ce cas de se préoccuper des origines du capitalisme : seulement de son commencement réel. Ni non plus de représenter sa fin et son effondrement : il suffit de laisser ouvert à l'imagination ce qui se produit à partir de l'action de négation du capitalisme.

Deux autres caractéristiques du capital sont thématiques par Jameson. L'espace et le temps. Avec l'avènement du capital c'est toute une géographie qui est née : pensons au rapport ville-campagne. C'est à ce propos que Jameson parle de la séparation. Les travailleurs libres ne naissent qu'en contraste à l'appropriation privative de vastes terres qui étaient auparavant le lot commun (le phénomène des enclosures). La première des séparations dans le capitalisme est celle des moyens de production. Ce thème permet à Jameson de remettre en selle le concept d'aliénation qu'il dit ne pas être étranger au *Capital* même si Marx, sortant de la philosophie⁵², en fait un usage implicite. A ce propos, la première scène du film *Le Jeune Marx* de Raoul Peck (2017) montre très bien la violence de cette séparation spatiale. Revenir à Marx c'est aussi relire le texte : *Débats sur la loi relative au vol de bois* (1842). Et la spatialité capitaliste c'est aussi le logement des travailleurs et leurs corps vivants au travail.

Autre caractéristique du capital : le temps. Un temps spécial marqué par la répétition qui efface toute trace du passé. Ce ne peut pas être un temps cyclique puisqu'il ne saurait être calqué sur un quelconque cycle naturel. Le temps du capital ne saurait pas non plus être qualitatif. Il n'est absolument pas celui du projet, du désir et du jeu où une aventure peut avoir cours. Il correspondrait davantage au temps de la trajectoire représenté par la géométrie (droite, ligne, courbe) tellement il est question d'accumulation et de croissance. C'est un temps complètement spatialisé. « Le temps en vient à s'identifier à la quantité et l'espace à la qualité »⁵³. Comme le dit Jameson, « dans le capitalisme, rien n'arrive pour la première fois ; il n'y a pas de commencements »⁵⁴. En effet, le propre du capital est de se présupposer lui-même, à l'image l'esprit hégélien entrant en réflexion. C'est-à-dire qu'au fur et à mesure de son « expansion » — terme qu'affectionne particulièrement Jameson —, tout se passe comme si le capital, par un acte de réflexion, en venait à se poser lui-même. Ainsi il se représente lui-même comme un pur temps chronologique d'accumulation, de croissance et d'expansion. C'est donc d'une représentation contraire que surgit le caractère fictif de la représentation capitaliste. Cette formation sociale est ainsi marquée par l'abstraction (du travail précisément). C'est le règne de l'artificialisation et de la destruction de la nature.

Cela a une conséquence sur la théorie du capital. Dans *Le Capital*, il y a toute une réflexion sur les *présuppositions réelles*⁵⁵ de la formation sociale si spécifique du capitalisme. Marx les recherche au moment où l'artisanat du Moyen-Âge (l'atelier) se transforme en manufacture (la fabrique). Il s'agit de montrer que cette formation capitaliste est soumise à l'histoire et qu'elle n'est pas éternelle, contrairement à l'image dont l'idéologie dominante nous imprègne. Quand faire commencer historiquement le capitalisme alors qu'on pourrait croire qu'il ne commence jamais, sa logique consistant à créer les conditions (sociales, matérielles) pour qu'il se perpétue à l'infini ? Quels signes peuvent être considérés comme les prémices de sa disparition ? Ces questions possibles du présent traversent le livre de Jameson alors même qu'il actualise la vieille langue de Marx. « L'émergence du système (puis son renversement révolutionnaire) est-elle le fait de forces impersonnelles ou bien de sujets collectifs de l'histoire ? La fin du capitalisme sera-t-elle le produit de ses propres dysfonctionnements ou celui de l'action commune ? »⁵⁶. Des générations de marxistes se sont posé des questions similaires sous le titre de « la transition des modes de production ». Et ces questions de périodisation ne peuvent de toute façon éviter l'arbitraire d'une décision avant tout politique plutôt qu'épistémologique et méthodologique. « Ce type de proposition [évoquant la périodisation] n'est jamais qu'un choix représentationnel impossible à prouver ou à falsifier, [il] correspond à un point de départ situé dans le vide, dénué de présupposé, autrement dit, qui ne peut être vrai ou faux, et dont la seule motivation possible est d'ordre politique, et sans doute pas "factuel" »⁵⁷. Elles n'ont aucun sens sans l'effervescence d'une action révolutionnaire dans le présent. Et c'est après-coup et rétrospectivement que

⁵² On lira avec profit à ce sujet Gérard Bensussan, *Marx le sortant*, Paris, Hermann, « Le Bel Aujourd'hui », 2007, qui montre bien toute la différence de Marx avec les problématiques propres à la philosophie classique allemande.

⁵³ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, op. cit., p. 146.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 85.

⁵⁵ Sur cette notion marxienne, on se reportera à l'article « Marx, prénom : Karl », *Négatif* n° 17, novembre 2012, p. 7.

⁵⁶ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, p. 92.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 103.

le problème de la périodisation peut être envisagé pour étudier la spécificité d'une formation sociale en train de disparaître. La théorie marxienne du capital insiste malgré tout sur les commencements réels du capitalisme : elle ne saurait se confondre avec le commencement hégélien.

En résumé Fredric Jameson fait usage dans son analyse de toutes les ressources théoriques propres à son champ disciplinaire (la littérature comparée) pour analyser la structure de l'exposition du livre I. Figuration, allégorie, coda, transcodage, climax sont des termes que le lecteur rencontrera. Il présente d'abord *Le Capital* à travers la section I qui est une critique de la mise en équivalence généralisée (l'argent et la monnaie). Cela imprègne toute une formation sociale : le capitalisme. L'argent et le gain sont dans toutes les têtes. Ils génèrent une illusion généralisée qui exprime une *forme de vie* équivalente à la forme-valeur. Ce n'est qu'avec la section II (à partir du chapitre IV) que nous rentrons dans la théorie du capital ; section à laquelle les manuels de sciences économiques voudraient réduire *Le Capital* et avec eux les marxistes les plus traditionnels. Là se trouve le secret du capitalisme : la production de plus-value qui permet de comprendre pourquoi l'argent fait des petits (le profit des capitalistes), comme on le dit sous l'emprise de la représentation capitaliste. C'est le « mystère de l'accroissement de la valeur »⁵⁸ qui y est envisagé. Du chapitre IV jusqu'au chapitre XXIII (de l'édition allemande), il y a une unité nous explique Jameson : c'est en quelque sorte le corps du *Capital*. La fin du livre voit l'effraction de l'histoire avec les chapitres XXIV et XXV⁵⁹. En effet, contrairement à l'exposé de la logique hégélienne du savoir absolu de l'esprit, Marx fait de nombreuses incises de type historique (diachronie) rompant par là avec la synchronie de l'exposition logique. L'effet consiste à rappeler que le capital ne naît pas de rien, qu'il est soumis lui aussi à l'histoire sociale et qu'il n'y a d'accumulation originaire du capital que dans la fable de *La Cigale et la fourmi* : qu'historiquement, cela correspond beaucoup plus au pillage, à la *razzia* et à la violence de l'impérialisme⁶⁰. Le capital ne saurait se poser lui-même dans un acte de réflexion spirituel. Les deux derniers chapitres du livre I sont le summum de l'effraction de l'histoire : ils concernent justement cette fameuse expropriation capitaliste et le colonialisme dans la modernité.

Une action de négation de la négation

À défaut de retrouver un fil rouge historique peut-être à jamais perdu, Jameson nous permet d'écouter nos possibles camarades du futur s'interrogeant sur notre présent (pour eux, devenu désormais un passé) : qu'aura-t-il fallu comme présuppositions réelles pour que nous passions enfin, *progressivement puis brusquement* (donc sans « phase de transition ») à cette société internationale sans classes (sans État et sans argent) où nous vivons désormais ? Car voir collectivement notre présent en double sans subir la dissociation schizophrène : voilà sans doute une condition non négligeable pour s'émanciper. « L'historicité, dit Jameson, n'est en fait ni une représentation du passé ni une représentation du futur (bien que ses diverses formes *se servent* de ces représentations) : elle peut, d'abord et avant tout, se définir comme une perception du présent en tant qu'histoire ; c'est-à-dire comme une relation avec le présent qui, d'une certaine manière, le défamiliarise et nous autorise cette distance par rapport à l'immédiateté qui est, à la fin, qualifiée de perspective historique »⁶¹. Le livre de Jameson sur Marx est une sorte de machine à produire de l'historicité : « (...) c'est ce que l'on pourrait appeler, au sens fort, un trope du futur antérieur — l'étrangissement et le renouvellement en tant qu'histoire de notre présent de lecture [d'action !], (...) par l'appréhension de ce présent comme passé d'un futur spécifique »⁶². L'interprétation du *Capital* que nous

⁵⁸ *Ibid.*, p. 67.

⁵⁹ Dans les éditions allemandes — il y en a eu quatre — n'existent que sept sections tandis que dans la traduction française de Joseph Roy (1872), il y en a huit. Cette dernière comprend les sept points du chapitre XXIV allemand ; le huitième correspondant au chapitre XXV allemand inchangé. Le traducteur Nicolas Vieillecase se trompe donc lorsqu'il dit que : « c'est en préparant la première édition française du *Capital* que Marx a introduit une huitième section, et transformé en huit chapitres les huit parties du chap. XXIV (...) ». Il aurait fallu dire : « et transformé en huit chapitres les sept parties du chapitre XXIV et le chapitre XXV ».

⁶⁰ On lira avec profit ce petit rappel en guise d'analyse de la période historique présente dans Retort, *Des Images et des bombes. Politique du spectacle et néolibéralisme militaire* (2005), Paris, Les Prairies ordinaires, « Penser/Croiser », 2008, p. 31.

⁶¹ Fredric Jameson, *Le Postmodernisme ou la logique du capitalisme tardif* (1991), Paris, Éditions de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, « D'art en question », 2006, p. 396.

⁶² *Ibid.*, p. 396. Un trope est une figure de style qui donne à un mot ou à une expression un autre sens que celui couramment admis.

donne à lire Fredric Jameson est salvatrice en ce sens, de notre point de vue. D'une part, envisager ce temps présent soumis à la logique du capital. C'est-à-dire que « lorsque tout a été subsumé par le capitalisme, rien ne saurait plus lui être extérieur ; et les chômeurs — ou, dans ce cas, les miséreux, les pauvres — sont en quelques sortes employés par le capital pour ne pas être employés ; ils remplissent une fonction économique par leur non-fonctionnement même (même s'ils ne sont pas payés pour le faire) »⁶³. (*Le Capital* est avant tout un livre sur le chômage et la mise au rebut de larges franges de la population mondiale dit Jameson). Mais d'autre part et de manière contradictoire, il s'agirait d'envisager un devenir autre. La société n'est pas capitalisée, elle n'est pas parachevée. Jameson nous permet de rendre ce temps présent à l'histoire... Celle que l'on écrira dans le futur d'une société sans classe internationale pour parler de cet ancien présent qui aura su sortir des sentiers battus. Quelles sont les présuppositions réelles de la société sans classes à faire advenir dans le présent ? Pour y répondre il faut sans doute se faire poète et sentir constamment cette « fugitive brise venue du futur »⁶⁴ ■

⁶³ Fredric Jameson, *Représenter Le Capital*, op. cit., p. 96.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 63.



Pour toute correspondance écrire à
Négatif c/o *Échanges* BP 241
75866 Paris CEDEX 18
negatif@ouvaton.org